

***La Marâtre* : l'évolution du texte**

La majeure partie de notre exposé est consacrée à la comparaison entre la version manuscrite et l'édition originale de *La Marâtre*. Au préalable, nous résumons l'action, étudions l'histoire du texte, examinons les étapes de la rédaction, puis retraçons l'accueil par la critique et les circonstances de la publication de la pièce et inventorions une nouvelle source.

Un résumé

Afin de mieux comprendre ce qui suit, nous proposons ici un bref résumé de la pièce. Remarié, douze ans auparavant, à la jeune Gertrude qu'il aime avec la naïveté d'un enfant et la jalousie d'un tigre, le général comte de Grandchamp vit à proximité de sa manufacture, près de Louviers. Il n'admet dans sa maison que des amis de choix : le maire, le curé et le médecin Vernon, son vieil ami d'enfance. Sa fabrique est bien dirigée, depuis trois ans, par l'honnête Ferdinand qui habite une petite maison proche de là. Celui-ci, ancien amant de Gertrude, aime désormais Pauline, fille du général d'un premier mariage. La rivalité de Gertrude et de Pauline est présente d'un bout à l'autre du drame, cachée par des propos oiseux d'un salon provincial. Gertrude propose à son mari d'accueillir Ferdinand comme son gendre. Mais Pauline, qui craint que l'identité de Ferdinand ne soit dévoilée aux yeux de son père, ne peut pas accepter ce parti. En effet, Ferdinand est le fils du général Marcandal, un de ces traîtres de Napoléon contre lesquels le général Grandchamp ne dissimule pas sa haine féroce. Pour sauver la vie de Ferdinand, Pauline promet à sa marâtre d'épouser Godard, bourgeois enrichi, qu'elle a refusé jusqu'alors. Désespérée, elle avale de l'arsenic qu'elle a dérobé secrètement à Gertrude. On accuse Gertrude de l'empoisonnement de sa belle-fille. Ferdinand, lui aussi, s'empoisonne afin de suivre Pauline : ils s'unissent dans la mort. Ferdinand fait comprendre à Grandchamp qu'il habitait pendant trois ans avec le fils d'un « traître » et que sa fille est victime de son autorité paternelle. Ce double coup fait perdre la raison au général. Gertrude est obligée de vivre avec ce vieillard devenu fou.

L'histoire du texte

Dans ses lettres adressées à Mme Hanska, Balzac parle souvent de *La Marâtre*. La première mention remonte au 5 juillet 1847 : « *La Marâtre*, gros mélodrame pour le

Théâtre-Historique »¹. Au revers d'une lettre destinée à la fille de Mme Hanska, on peut lire également le titre et la liste des personnages dont les noms sont différents par rapport à ceux du texte définitif². On lit dans une note des *Pensées, sujets, fragmens*, rédigée probablement en juillet 1847, outre la liste des personnages et une partie de l'esquisse du 5e acte, le texte suivant : « LA MARATRE — Une femme poursuivant de sa haine la fille d'un premier lit et aimant toutes deux le même homme. Le père un caractère terrible, un ancien officier. L'amant est dans la maison. 2 femmes, 2 hommes, un niais, 3e les deux femmes. 4e la situation. La fille persécutée tuant son amant (l'empoisonne) (5e acte) pour ne pas le laisser à sa belle-mère et accusant sa belle-mère de la mort de l'amant »³.

D'autre part, le directeur Hippolyte Hostein décrit dans son ouvrage un entretien avec Balzac qui a eu lieu avant le départ de l'écrivain pour la Russie, en septembre 1847 : « — Entendons-nous, il ne s'agit pas d'un gros mélodrame où le traître brûle les maisons et perfore à outrance les habitants. Non ; je rêve une comédie de salon où tout est calme, tranquille, aimable. [...] En un mot, tout annonce la règle et l'harmonie. Eh bien, là-dessous les passions s'agitent, le drame marche et couve jusqu'à ce qu'il éclate, terrible, comme la flamme d'un incendie. Voilà ce que je veux »⁴. Comme on peut le constater, Balzac ne parle plus d'« un gros mélodrame », mais d'« une comédie de salon ». Finalement, il qualifie la pièce de « tragédie bourgeoise » sur le manuscrit, puis de « drame intime » sur l'édition originale.

Les étapes de la rédaction

Au retour de la Russie le 15 février 1848, Balzac envisage de rédiger plusieurs pièces. Il privilégie bientôt *La Marâtre*. « Vous voyez que j'y voyais clair, il valait mieux faire *La Marâtre*, et vous m'avez prié d'écrire des romans ! [...] je commence *La Marâtre* »⁵, écrit-il à Mme Hanska le 12 mars. La rédaction de la pièce sera menée à bien, du 12 mars au 4 mai, alors que Balzac se souvient par la suite de l'avoir créée de février à avril⁶. Dans sa lettre datée du 21 mars, il dit : « Mme Dorval m'a prié de lui

¹ Balzac, *Lettres à Madame Hanska*, [nouvelle édition, revue et complétée] établie par Roger Pierrot, R. Laffont, coll. «Bouquins» (sigle *LHB*), 1990, t. II, p. 615.

² *LHB*, pp. 653-654 (à Anna Mniszech, le 25 juillet 1847). Toutes les indications de pages renvoient au tome II de *LHB*.

³ Balzac, *Pensées, sujets, fragmens*, avec une préface et des notes de Jacques Crepet, A. Blazot, 1910, pp. 141-142.

⁴ Hippolyte Hostein, *Historiettes et souvenirs d'un homme de théâtre*, E. Dentu, 1878, p. 36.

⁵ *LHB*, p. 743 et p. 748.

⁶ *Ibid.*, p. 875 (le 24 juin 1848).

faire une pièce pour son début au Théâtre-Historique. Ainsi voilà *La Marâtre* placée »¹. Une semaine après, il confirme son plan : « la Dorval est venue, et Hostein le Directeur du Théâtre-Historique est venu [...] C'est fini les dés sont jetés. Nous sommes convenus de nos faits. [...] Je vais voir ce soir l'actrice qui doit faire la jeune fille, l'adversaire de Mme Dorval, Mélingue votre Mélingue fera le vieux mari terrible »².

Du 12 mars au 1er avril, Balzac se consacre à la création des deux premiers actes de ce qu'il appelle le « drame passionné de *La Marâtre* »³ et il parle de l'actrice Mlle Maillet, chargée du rôle de Pauline : « je suis allé au Théâtre-Historique voir une actrice qui joue dans *La Marâtre* un rôle important, et je n'ai pas été content d'elle »⁴. La lecture de la pièce a eu lieu le 9 avril. Selon l'auteur, « Mme Dorval, Mélingue et le Directeur ont été ravis des 2 actes que j'ai lus »⁵. À propos de cette séance, Hostein rapporte : « On s'arrêta à la fin du second acte. Impossible d'aller plus loin, tant l'œuvre était longue et touffue »⁶.

Au cours de la création du 3e acte, l'auteur tâche de trouver une autre actrice pouvant incarner le personnage de Pauline, car il pense que « celle que le théâtre me propose ferait tomber mon œuvre »⁷. Et il note aussi : « Nathalie à laquelle je pensais pour un rôle n'est pas venue, ce qui veut dire qu'elle ne veut pas s'engager au Théâtre-Historique ; j'en aurai une autre toute prête, en cas que celle de Hostein ne fasse pas l'affaire »⁸. Selon Roger Pierrot, Nathalie jouait au Gymnase quand Balzac avait songé à lui confier le rôle d'Adrienne dans *L'École des ménages* en 1839⁹. Dans la lettre du 6 avril 1848, Balzac donne un nouveau titre de la pièce : « J'espère toujours que non plus *La Marâtre*, mais *Gertrude*, tragédie bourgeoise, sera représentée avant mai »¹⁰. Il lui arrive d'intervertir les prénoms de Gertrude et de Pauline par rapport à l'édition originale¹¹. C'est le 14 avril que l'auteur termine le 3e acte et il s'écrie : « Je

¹ *Ibid.*, p. 763.

² *Ibid.*, pp. 778-779.

³ *Ibid.*, p. 777 (le 28 mars 1848).

⁴ *Ibid.*, p. 780 (le 30 mars 1848).

⁵ *Ibid.*, p. 796 (le 10 avril 1848).

⁶ Hippolyte Hostein, *op. cit.*, p. 41.

⁷ *LHB*, p. 803 (le 14 avril 1848).

⁸ *Ibid.*, p. 804 (le 15 avril 1848).

⁹ Cf. *Ibid.*, p. 663. Cette Adrienne, maîtresse innocente de son bienfaiteur M. Gérard, faillit être empoisonnée par Anna, fille de ce dernier. Cet épisode ne nous donne-t-il pas une indication sur le personnage de Pauline ?

¹⁰ *LHB*, p. 793.

¹¹ René Guise commente : « Nous pensons que cette interversion des noms est due au changement de titre. Désireux de donner pour titre à sa pièce le prénom de la marâtre, Balzac a préféré Gertrude à Pauline, peut-être pour éviter une ambiguïté possible, le prénom de Pauline évoquant trop nettement l'héroïne de *Polyeucte* » (Notes à *La Marâtre*, édition établie et

suis si content de mon 3e acte que je crois, comme un imbécile que je suis, que c'est une belle chose ! »¹. Lors de la lecture du 3e acte, Hostein demande à Balzac son accord pour engager une nouvelle actrice. « Hostein qui a une Mme Lacressonnière pour maîtresse s'est mis à mes pieds pour lui donner l'un des deux rôles de femme pour lequel je cherche une actrice, c'est un rôle prodigieux ; il est convenu que je lui retirerai le rôle »², écrit-il.

Ayant confié respectivement à Mme Dorval et à Mme Lacressonnière les deux grands rôles de femme, Balzac s'adonne plus paisiblement à la rédaction des deux derniers actes. En effet, il s'efforce de remanier le 4e acte rédigé le 22 avril. C'est au 4e acte qu'on relève le changement de nom de famille de Ferdinand : de Richaud il devient à Marcandal³. Et Balzac dit le 29 avril : « Aujourd'hui j'ai envoyé le 4e acte au théâtre. Mme Dorval est venue et croit à la pièce, moi, je n'y crois plus, je vais faire le 5e acte demain »⁴. Pour le titre de sa pièce, Balzac hésite encore : « Je veux vous préparer aussi à la chute probable de *Gertrude* ou *La Marâtre*, car je trouve maintenant la pièce exécration »⁵, déclare-t-il le 1er mai. Le 5e acte est fini le 4 mai et l'auteur appelle définitivement sa pièce *La Marâtre*. Au sujet de la lecture des deux derniers actes, il rapporte : « nous étions à lire les 4e et 5e actes de *La Marâtre* qui sont, disent les acteurs, une des plus belles choses du monde »⁶.

La lettre du 13 mai fait connaître les modifications de la distribution : « Le fils de Mme Dorval est mort, et voilà *La Marâtre* démontée, il faut la jouer sans Mme Dorval pour qui elle a été faite »⁷. La distribution de la pièce a été modifiée plusieurs fois au cours de sa lecture. Gertrude jouée d'abord par Mme Dorval, puis par Mme Lacressonnière. Pauline sera incarnée successivement par Mlle Maillet, Mme Lacressonnière et par Mlle Maillet. Le rôle du général Grandchamp distribué d'abord à Mélingue, puis à Matis. Le personnage de Ferdinand joué par Laferrière revient finalement à Lacressonnière.

Balzac passe toute la journée au théâtre pour les répétitions à partir du 16 mai, et il parle de son œuvre et des actrices dans sa lettre du 17 mai : « La pièce est une plus

annotée par René Guise, in *Œuvres complètes illustrées* de Balzac, Les Bibliophiles de l'Originale, 1971, t. XXIII, p. 407).

¹ *LHB*, p. 803 (le 14 avril 1848).

² *Ibid.*, p. 804 (le 16 avril 1848).

³ Le fol. 30 du manuscrit de *La Marâtre* constitue une page de titre : Gertrude, Tragédie bourgeoise, 4e acte. Et sur la même page, on peut lire le nom « Marcandal » écrit à la main.

⁴ *LHB*, p. 817.

⁵ *Ibid.*, p. 822.

⁶ *Ibid.*, p. 826 (le 5 mai 1848).

⁷ *Ibid.*, p. 835.

belle chose que je ne le croyais ! Maintenant, je commence à croire que le directeur a raison et que ce pourrait être un succès, si les circonstances le permettent. Il n'y a encore que 3 actes d'étudiés et de posés, et cela fait un grand effort¹. C'est neuf, hardi et intéressant. Le neuf, c'est *le vrai de la vie*, c'est la famille mise au théâtre dans sa simplicité, dans son train-train ordinaire ; sous lequel court un terrible drame. [...] mais les efforts et les travaux des acteurs sont prodigieux. Il faut se féliciter que Mme Dorval ne joue pas. On y perd des accents et des choses déchirantes ; mais on y gagne de l'unité, de l'ensemble, et quelque chose de gracieux ; on conservera mieux les choses de la pièce avec une jeune et jolie actrice, doublée d'une autre petite fille qui vient du Théâtre-Français et qui joue bien. Plus je vais, plus j'ai horreur de ces femmes, qui sont tutoyées, et salies par les acteurs »². À propos des autres acteurs, il écrit à Mme Hanska le 23 mai : « Vous ne pouvez pas vous figurer les ennuis que donnent tous ces cabotins, c'est à faire désertier l'art dramatique ; mais il faut vivre ! »³.

À la suite de la huitième répétition, la pièce a été représentée pour la première fois au Théâtre-Historique, le 25 mai 1848. Balzac rapporte : « Hier, nous avons eu un succès éclatant [...] Ce que je voulais, je l'ai obtenu : une rénovation, et la littérature dramatique reconnaîtra que je vais me faire une large part. Je suis sûr de mon avenir, et d'une fortune »⁴. Aussi dit-il avec conviction : « *La Marâtre* m'ouvre une nouvelle carrière »⁵. Néanmoins, après cinq représentations, le théâtre a été fermé. Balzac s'en plaint : « Ni le travail, ni le talent ne me font défaut, car, on crie au chef-d'œuvre pour *La Marâtre* »⁶. Il y revient amèrement : « *La Marâtre* ! chef-d'œuvre, dit-on mais chef-d'œuvre inutile ! et qui a consumé mes dernières forces »⁷. La reprise de la pièce a été décidée pour le 20 juillet, et elle a été jouée vingt-sept fois jusqu'au 20 août 1848.

L'accueil par la critique

Consultons les articles qui concernent avant tout les comédiens. Sur Matis qui a incarné le général Grandchamp, Th. de B. dit : « Il a été mari et père avec une rondeur,

¹ Il raconte aussi la veille : « [...] au théâtre où j'ai deux ajoutés à apporter à deux rôles » (*LHB*, p. 838).

² *Ibid.*, pp. 838-839. L'auteur, qui ne cesse de corriger des scènes, demeure mécontent du jeu de Mlle Maillet à qui on distribue un rôle « important » et « prodigieux ». En effet, il écrit le 20 mai : « il y faut encore beaucoup d'études [...] j'ai une actrice à siffler, à faire répéter toute la matinée, pour que ce soir, nous ayons une bonne 1^{re} répétition générale » (*Ibid.*, p. 841).

³ *Ibid.*, p. 847.

⁴ *Ibid.*, p. 847 (le 26 mai 1848).

⁵ *Ibid.*, p. 849 (le 28 mai 1848).

⁶ *Ibid.*, p. 855 (le 2 juin 1848).

⁷ *Ibid.*, p. 881 (le 29 juin 1848).

un naturel et un sentiment parfaits : c'est une des meilleures acquisitions de M. Hostein¹. Et le critique constate encore : « il a joué le rôle du mari avec naturel »² ; « il a rugi ou grommelé le chauvinisme du général »³. Lacressonnière « était peut-être le seul comédien qui par son talent, son physique, sa distinction, pût traduire avec succès le personnage ingrat et trop réel de Ferdinand, il a été supérieur à son rôle et mérite tous nos éloges »⁴ ; « il a été fort applaudi dans le rôle de Ferdinand »⁵. À propos de Dupuis, qui a incarné le docteur Vernon, on lit aussi des critiques favorables : « Un rôle de médecin philosophe est parfaitement rendu par M. Dupuis »⁶ ; « il a été d'un comique vrai dans celui du médecin »⁷. Au sujet de Barré, *Le Corsaire* publie des observations critiques : « Barré outre un peu les allures campagnardes de Godard de Rimonville »⁸. *La Réforme* du 30 mai 1848 remarque : « Nous n'oublierons pas non plus un éloge mérité en faveur de l'enfant terrible de Gertrude ». On fait la louange de Mme Lacressonnière, dans le rôle de Gertrude : « Elle a interprété avec talent toutes les intentions de l'auteur »⁹ ; « Elle a donné de très hautes notes de colère dans le rôle de la marâtre. Elle a été admirable dans ce duo cruel »¹⁰. Le jeu de Mlle Maillet est à la fois apprécié et critiqué : « Elle s'est distinguée par des intentions dramatiques qu'on ne lui connaissait pas »¹¹ ; « Mlle Maillet, qui est, pour le dire en passant, d'une beauté délicieuse, a révélé un talent exquis dans le rôle de Pauline. Elle a été tour à tour un ange d'amour et un démon de rouerie. Cette création place très haut Mlle Maillet »¹² ; « Elle a joué avec beaucoup de grâce le rôle de Pauline : les derniers actes lui ont fourni l'occasion du déployer un talent dramatique de scène que les habitués des théâtres de boulevard n'apprécient que rarement »¹³ ; « Elle n'a vraiment pas mal joué, mais elle paraît être trop pénétrée de cette vérité. Elle ne manque pas d'intelligence, mais elle en veut faire supposer plus encore qu'elle n'en a ; il en résulte que la Pauline de M. de Balzac déjà douée par lui d'une rouerie bien suffisante devient incapable d'éveiller

¹ *Le Corsaire* du 29 mai 1848.

² *Le Courrier des spectacles* du 27 mai 1848.

³ Paul de Saint-Victor dans *La Semaine* du 4 juin 1848.

⁴ *Le Corsaire* du 29 mai 1848.

⁵ Y. Z. dans *La Réforme* du 30 mai 1848.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Le Courrier des spectacles* du 27 mai 1848.

⁸ *Le Corsaire* du 24 juillet 1848.

⁹ *La Réforme* du 30 mai 1848.

¹⁰ *La Semaine* du 4 juin 1848.

¹¹ *Le Courrier des spectacles* du 27 mai 1848.

¹² *La Semaine* du 4 juin 1848.

¹³ *La Réforme* du 30 mai 1848.

aucun intérêt tendre en passant par le trop d'intelligence de Mlle Maillet »¹. On parle de Mlle George cadette qui a joué le rôle de Marguerite et de la mise en scène : « Une bonne part de bravos à Mlle George cadette, encore des félicitations très méritées au talent qui a présidé à la mise en scène et c'est à peu près tout »². En conséquence, « *La Marâtre* est, du reste, parfaitement jouée ; l'ensemble est digne de l'ancienne Comédie-Française »³ ; « la pièce est jouée avec ce puissant ensemble qui gagne toutes les batailles dramatiques [...] Le succès a été immense et promet d'être durable »⁴.

La publication de la pièce

Lors de la reprise du 21 juillet 1848, Balzac informe Mme Hanska de l'accueil et de la publication de sa pièce : « Souverain est venu dîner, et je l'ai mené à *La Marâtre*, qu'on a reprise, et j'ai enfin entendu des applaudissements d'un vrai public, et les frémissements de terreur, c'est une sensation que j'ignorais [...]. Lundi, Souverain viendra, et nous nous entendrons pour l'impression de la pièce »⁵. Mais, c'est Michel Lévy avec qui Balzac s'est entendu finalement. « Après est venu l'acquéreur de la pièce à qui j'ai donné le manuscrit à publier, tout cela a pris mon temps »⁶, dit-il. D'après le témoignage de sa lettre à Mme Hanska, le texte a été publié en août 1848⁷, et il est, selon René Guise, « la seule édition parue du vivant de l'auteur »⁸.

Une nouvelle source

Aux sources connues ou découvertes par René Guise⁹, nous nous proposons d'ajouter une autre qui nous paraît significative. À propos de la création des époux Grandchamp, nous pensons à *Un chapitre de Balzac* par MM. Ch. de Renneville et ***, comédie-vaudeville en deux actes d'après *La Physiologie du mariage*¹⁰. Il a été représenté pour la première fois à Paris, le 15 septembre 1847. Il est donc possible que

¹ *Le Corsaire* du 29 mai 1848.

² *Ibid.*

³ *La Réforme* du 30 mai 1848.

⁴ *La Semaine* du 4 juin 1848.

⁵ *LHB*, p. 923.

⁶ *Ibid.*, p. 951 (le 4 août 1848).

⁷ Il écrit à Mme Hanska le 20 août : « Demandez à Bellizard vos exemplaires de *La Marâtre* ; il y en a un pour Anichette et un pour vous » (*Ibid.*, p. 983).

⁸ *BO*, t. XXIII, p. 402.

⁹ *BO*, t. XXIII, pp. 409-414.

¹⁰ MM. Ch. de Renneville et ***, *Un chapitre de Balzac*, Mifliez, 1858. Cette pièce est conservée à la Maison de Balzac, sous la cote R. 8° F 2690.

Balzac ait été informé sur cette pièce pendant son séjour en Russie ou après son retour à Paris. Dans cette comédie-vaudeville, la visite de Paul, ex-officier, troublera la vie conjugale de M. Bardou, fabricant de draps à Elbeuf en Haute-Normandie : sa femme Élise était la maîtresse de Paul qui l'aime encore. La pièce commence par un propos de Paul qui vient d'arriver chez l'industriel. À propos d'Élise, il dit : « Mariée, pendant mon absence... elle a quitté Paris... ». Son monologue nous rappelle un dialogue entre Ramel et Ferdinand dans la scène 8 du premier acte. Celui-ci dit : « Pendant que j'établissais ma mère en Bretagne, Gertrude a rencontré le général Grandchamp, qui cherchait une institutrice pour sa fille. Elle n'a vu dans ce vieux soldat blessé grièvement, alors âgé de cinquante-huit ans, qu'un coffre-fort ». Ne connaissant jamais la relation entre son ancien ami Paul et Élise, M. Bardou, qui est obligé de partir pour Paris, va loger Paul chez lui pendant son absence. Les héroïnes de ces deux pièces, qui sont orphelines toutes les deux, ont préféré un parti riche. Les personnages d'*Un chapitre de Balzac* n'inspirent-ils pas l'auteur lors de la création de sa *Marâtre* dont la scène se déroule dans un nouveau cadre sociologique et témoigne aussi de la transformation du mythe napoléonien sous la Restauration ?

La comparaison entre le manuscrit et l'édition originale

En partant de la première esquisse dans *Pensées, sujets, fragmens*, Balzac multiple les personnages sur le manuscrit ; le médecin Vernon, le magistrat Ramel, par exemple. Ils joueront des rôles d'observateurs du foyer du général Grandchamp, ou celui de confident de Pauline et de Ferdinand. On peut consulter l'autographe incomplet de *La Marâtre*, conservé à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote A 128¹. La comparaison entre le manuscrit et l'édition originale² est riche d'enseignements de toutes sortes. Aussi est-il intéressant de suivre, dans une perspective génétique, l'évolution du texte, dans le premier et les deux derniers actes, l'entretien entre le général et Godard, la haine du général, la jeunesse de Ferdinand, les liaisons amoureuses de Ferdinand et la résolution de Pauline, etc. Nous illustrerons et commenterons cette évolution par quelques exemples.

Considérons les réactions du général lors de son entretien avec Godard qui arrive pour lui demander la main de Pauline. Godard parle du mariage et des femmes en présence du général. Par rapport au manuscrit, dans la scène 3 du premier acte de

¹ Le fol. A porte la mention suivante : "Honoré de Balzac. (1848.) *La Marâtre* (drame), fragments du manuscrit : Actes 1, 4 et 5 complets. Fragments."

² Balzac, *La Marâtre*, drame intime en cinq actes et huit tableaux, Michel Lévy, 1848. Sauf indications contraires, toutes nos références renvoient à cette édition originale.

l'édition originale, le général interrompt souvent des propos de Godard et lui réplique en prenant l'attitude insolente.

(Acte I, scène 3)

manuscrit (folio 7-8)

GODARD

Pour un avantageux ! eh bien ! général, je me marie parce que je ne sais pas faire la cour aux femmes.

LE GÉNÉRAL

Mais, monsieur Godard, vous n'aurez pas ma fille.

GODARD

Oh ! soyez tranquille ! Vous y entendez malice. J'ai du cœur, et beaucoup ; seulement, je veux être sûr de ne pas être refusé.

LE GÉNÉRAL

Vous avez du courage contre les villes ouvertes.

GODARD

Ce n'est pas cela du tout, mon général. Vous m'intimidez déjà avec vos plaisanteries. Moi, je n'entends rien aux simagrées des femmes ! je ne sais pas plus quand leur non veut dire oui que quand le oui veut dire non ; et, lorsque j'aime, je veux être aimé...

LE GÉNÉRAL, (à part.)

Il le sera.

GODARD

Il y a beaucoup d'hommes qui me ressemblent, et que la petite guerre des factions et des manières ennuie au suprême degré.

LE GÉNÉRAL

Mais c'est ce qu'il y a de plus délicieux ! C'est de vaincre !

GODARD

Non, merci ! Quand j'ai faim, je ne coquette pas avec ma soupe !
[...]

édition originale (pp. 4-5, 8)

GODARD

Pour un avantageux ! eh bien ! général, je me marie parce que je ne sais pas faire la cour aux femmes.

LE GÉNÉRAL

Pékin !¹ (*Haut.*) Comment, vous voilà grand comme père et mère, et... mais, monsieur Godard, vous n'aurez pas ma fille.

GODARD

Oh ! soyez tranquille ! Vous y entendez malice. J'ai du cœur, et beaucoup ; seulement, je veux être sûr de ne pas être refusé.

LE GÉNÉRAL

Vous avez du courage contre les villes ouvertes.

GODARD

Ce n'est pas cela du tout, mon général. Vous m'intimidez déjà avec vos plaisanteries.

LE GÉNÉRAL

Allez toujours !

GODARD

Moi, je n'entends rien aux simagrées des femmes ! je ne sais pas plus quand leur non veut dire oui que quand le oui veut dire non ; et, lorsque j'aime, je veux être aimé...

LE GÉNÉRAL, à part.

Avec ces idées-là, il le sera.

GODARD

Il y a beaucoup d'hommes qui me ressemblent, et que la petite guerre des factions et des manières ennuie au suprême degré.

LE GÉNÉRAL

Mais c'est ce qu'il y a de plus délicieux, c'est la résistance ! On a le plaisir de vaincre.

GODARD

Non, merci ! Quand j'ai faim, je ne coquette pas avec ma soupe ! J'aime les choses jugées, et fais peu de cas de la procédure, quoique Normand. Je vois dans le monde des gaillards qui s'insinuent auprès des femmes, en leur disant : – « Ah ! vous avez là, madame, une jolie robe. – Vous avez un goût parfait. Il

¹ Le général appelle secrètement Godard « Pékin ». Le mot péjoratif qui signifie « le civil » ou « le bourgeois » est utilisé par des militaires. Dans *Illusions perdues*, *La Cousine Bette* et *Le Cousin Pons*, on peut le trouver une fois dans chacun des romans ; d'autre part, dans les œuvres théâtrales, Balzac ne l'utilise qu'une seule fois dans *La Marâtre*. Ce mot reflète le mépris de Grandchamp à l'égard des civils.

GODARD, (*à part.*)
 Ça fera des procès. (*Haut.*) Au contraire,
 je vous y aiderai, général.
 LE GÉNÉRAL
 Voilà pourquoi, après avoir commandé les
 grenadiers de la jeune garde, moi, général,
 comte de Grandchamp, j'habille leurs pous-
 se-cailloux.

n'y a que vous pour savoir vous mettre
 ainsi. » Et qui de là partent pour aller,
 aller... Et ils arrivent ; ils sont prodi-
 gieux, parole d'honneur ! Moi, je ne vois
 pas comment, de ces paroles oïseuses,
 on parvient à... Non... je pataugerais
 des éternités avant de dire ce que m'in-
 spire la vue d'une jolie femme.

LE GÉNÉRAL
 Ah ! ce ne sont pas là les hommes de
 l'empire.
 [...]

GODARD, *à part.*
 Ça fera des procès. (*Haut.*) Au contraire,
 je vous y aiderai, général.
 LE GÉNÉRAL

A la bonne heure ! voilà pourquoi, mon
 cher Godard...

GODARD
 De Rimonville.

LE GÉNÉRAL
 Godard, j'aime mieux Godard. Voilà
 pourquoi, après avoir commandé les gre-
 nadiers de la jeune garde, moi, général,
 comte de Grandchamp, j'habille leurs
 pousse-cailloux.

À propos de cette scène, le dialogue dans l'édition originale est mieux animé que dans le manuscrit : la mentalité du général et parfois les aspects comiques de son caractère se dévoilent à travers ses réactions. Si le général ne pratiquait plus un nouveau métier dans la vie civile et restait toujours « le père terrible, ancien officier », il n'emploierait pas de telles expressions vulgaires et comiques. Il faut remarquer aussi qu'un ajout important met en relief le personnage Godard, l'observateur du monde.

Le général clame ouvertement sa haine féroce contre les « traîtres » qui ont trahi l'Empereur Napoléon. À la scène 8 du premier acte, Ferdinand en parle à Ramel.

(Acte I, scène 8)

manuscrit (folio 13-14)

RAMEL
 Et pourquoi ?
 FERDINAND
 Parce que je suis le fils du général Ri-
 chaud.
 RAMEL
 Un général à qui les Bourbons ont, en
 partie, dû leur[seconde rentrée] dernier
 retour...
 FERDINAND
 Pour le général Grandchamp, mon père
 est un traître ! pour lui, avoir trahi Napo-
 léon, c'est avoir trahi la France. Surtout
 en passant à l'ennemi trois jours avant la
 bataille. Hélas, mon père lui a donné rai-
 son, car il est mort de chagrin. Peu ré-

édition originale (pp. 17-18)

RAMEL
 Et pourquoi ?
 FERDINAND
 Parce que je suis le fils du général Mar-
 candal.
 RAMEL
 Un général à qui les Bourbons ont, en
 partie, dû leur second retour.
 FERDINAND
 Aux yeux du général Grandchamp, avoir
 quitté Napoléon pour les Bourbons, c'est
 avoir trahi la France. Hélas ! mon père
 lui a donné raison, car il est mort de cha-
 grin. Ainsi, songe bien à ne m'appeler
 que Ferdinand Charny, du nom de ma

compensé par Louis XVIII qui d'ailleurs le recevait fort mal, il s'est senti en butte au mépris de ses anciens compagnons d'armes...

RAMEL

Des Bonapartistes. Les ennemis du trône...

FERDINAND

Comme tu voudras ! mais ici songe bien à ne m'appeler que Ferdinand Charny, du nom de ma mère...

[...]

FERDINAND

A-t-on jamais trahi son maître ou son pays par de nobles motifs ?... Tous les traîtres ont des vices ou des passions, ils sont ambitieux ou avides. Mon père était joueur et il aimait les femmes. Voilà pourquoi il eut tant d'indulgence pour mes folies. Mais qui t'amène ici, toi ?

mère.
[...]

FERDINAND

A-t-on jamais trahi, changé de parti, sans des raisons...

RAMEL

Voyons, voyons, ne parlons plus de cela.

FERDINAND

Mon père était joueur... voilà pourquoi il eut tant d'indulgence pour mes folies... Mais toi, qui t'amène ici ?

Les propos de Ferdinand sur son père sont plus longs dans le manuscrit que ceux qu'il prononce dans l'édition originale. En faisant répéter à Ferdinand le mot de « traître » dans le manuscrit, Balzac dépeint l'adversaire du général sous des aspects plus défavorables que dans l'édition originale. Ajoutons que dans la version définitive, Ferdinand ne dit plus que son père « aimait les femmes »¹.

Au sujet de la jeunesse de Ferdinand, le manuscrit fournit des renseignements plus détaillés par rapport à la version définitive.

(Acte I, scène 8)

manuscrit (folio 16-17)

FERDINAND

Allons, tu es toujours mon bon, mon seul ami...

RAMEL

Les amitiés de collège continuées à l'Ecole de droit.

FERDINAND

Et à la Chaumière...

RAMEL

Et à la Chaumière avec beaucoup de grisettes, ne se remplacent jamais ; elles sont éternelles, elles prennent leur source dans tous les malheureux bonheurs et les heureux malheurs de la jeunesse...

FERDINAND

Eh ! bien, je suis tellement aimé depuis dix-huit mois par mademoiselle de Grandchamp, et je l'aime tellement que...

RAMEL

N'achève pas ! Je comprends : vous recommencez Roméo et Juliette... <en pleine

édition originale (pp. 19-20)

FERDINAND

Allons, tu es toujours mon bon, mon meilleur ami... Eh ! bien, depuis trois ans, j'aime tellement mademoiselle Pauline de Grandchamp, et elle...

RAMEL

N'achève pas, je comprends. Vous recommencez Roméo et Juliette... en pleine

¹ Ce dévoilement excessif nous aide à mieux comprendre le jeune Ferdinand qui attire les femmes, alors que la version définitive censure cet aspect.

Normandie>¹.

FERDINAND

Avec cette différence que la haine héréditaire qui séparait ces deux amants n'est qu'une bagatelle en comparaison de l'horreur du général pour le fils du traître Richard. C'est un excellent homme, mais comme sa fille d'ailleurs, d'une violence à me tuer sur place... Oh ! il m'assassinerait, surtout en apprenant que j'ai séduit sa fille...

RAMEL

Allons donc ! Il y a des lois...

FERDINAND

Oui, qui punissent l'assassin, mais rendent-elles la vie à la victime. Tiens, je porte toujours sur moi une arme pour me défendre...

RAMEL

Il te faudrait une permission du parquet. Mais voyons ! [...]

FERDINAND

Te consulterais-je, s'il ne s'agissait que de ce vulgaire et facile dénouement ?

RAMEL

Oh ! j'y suis ! mon ami, tu as épousé l'ange qui s'est, comme tous les anges, métamorphosé en démon, en tyran ?

FERDINAND

Cent fois pis ! Pauline, mon cher, c'est madame de Grandchamp ! [...]

FERDINAND

Mademoiselle Pauline de Meilhac, que tu as entrevue quelquefois, élevée à Saint-Denis et sortie de là sans fortune m'a peut-être d'abord aimé. Tu connais le hasard qui nous a liés... Elle m'a sans doute aimé par ambition, elle était enfin très aise de me savoir riche et a tout fait pour m'attacher de manière à devenir ma femme...

RAMEL

C'est le jeu de toutes les orphelines intrigantes...

Normandie.

FERDINAND

Avec cette différence que la haine héréditaire, qui séparait ces deux amants, n'est qu'une bagatelle en comparaison de l'horreur de monsieur de Grandchamp, pour le fils du traître Marcandal !

RAMEL

Mais voyons ! [...]

FERDINAND

Te consulterais-je, s'il ne s'agissait que de ce vulgaire et facile dénouement ?

RAMEL

Ah ! j'y suis ! mon ami. Tu as épousé ta Gertrude... ton ange... qui s'est comme tous les anges métamorphosée en... femme légitime.

FERDINAND

Cent fois pis ! Gertrude, mon cher, c'est... madame de Grandchamp. [...]

FERDINAND

Mademoiselle Gertrude de Meilhac, élevée à Saint-Denis, m'a sans doute aimé d'abord par ambition ; très-aise de me savoir riche, elle a tout fait pour m'attacher de manière à devenir ma femme.

RAMEL

C'est le jeu de toutes les orphelines intrigantes.

Le fragment du manuscrit, abandonné dans l'édition originale, nous permet d'imaginer que c'était à la Chaumière, où s'amusait la Bohème, que le jeune Ferdinand avait fait la connaissance de Gertrude, élevée à Saint-Denis et sortie de là sans fortune. On abrège de tels propos concernant le passé de Ferdinand et de Gertrude qui auraient leur place plutôt dans un roman qu'au théâtre.

En ce qui concerne la rivalité des deux femmes, citons un fragment de la scène 8 du quatrième acte. D'après le manuscrit, Balzac la décrit un peu plus crûment que dans l'édition originale.

¹ Ce complément circonstanciel, dans la marge du manuscrit, est inséré dans l'édition originale.

(Acte IV, scène 8)

manuscrit (folio 36-37)

GERTRUDE

Notre lutte, mademoiselle, touche à son terme...

PAULINE

Mais elle est terminée, madame...

GERTRUDE

Oui, car j'ai fait appeler votre père pour lui [tout] dire le nom et quelle est la famille de Ferdinand ; et le général, en apprenant que le fils du général Marcandal¹ a séduit sa fille ira tout aussi promptement que Ferdinand au Havre, il l'atteindra et vous n'épouserez jamais le meurtrier de votre père, si c'est Ferdinand qui survit à leur rencontre...

PAULINE

Et si c'est lui qui meurt !...

GERTRUDE

Je l'aime mieux mort que de le voir à une autre que moi, surtout lorsque je me sens au cœur pour cette autre autant de haine que j'ai d'amour pour lui. Voilà le dernier mot de notre duel...

PAULINE

Oh !... Madame ! Je suis à vos genoux, comme vous étiez naguère aux miens. Tuons-nous si vous voulez, mais ne l'assassinons pas, lui ! Vous me l'avez dit ! J'en sens la vérité ! c'est le dernier degré de la souffrance au cœur d'une femme que de supplier sa rivale, son ennemie. Oh ! sa vie, sa vie au prix de la mienne...

GERTRUDE

Renoncez-vous à lui ?

PAULINE

Oui, madame.

GERTRUDE

Tu me trompes ! tu me dis [que tu renonces à lui !] cela, à moi ! mais parce qu'il t'aime, qu'il vient de m'insulter en me l'avouant et que tu [espères] crois qu'il ne m'aimera plus, jamais... oh ! non, Pauline, il me faut des gages de ta sincérité.

PAULINE

Je vous en donnerai, qu'exigez-vous ? (*à part.*) ah ! je me suis heurtée à une arme... non ! c'est la clef du secrétaire... ah ! (*à Gertrude.*) Pour lui sauver la vie, car il ne se défendra pas contre mon père, je suis capable de...

GERTRUDE

Voyons ! je ne crois qu'à une seule preuve ! Il faut épouser Godard ! et, dans l'instant même échanger vos paroles...

PAULINE, (*à part.*)

J'ai la clef ! (*à Gertrude.*) J'épouserai Go-

édition originale (pp. 73-74)

GERTRUDE

Maintenant que nous sommes seules, voulez-vous savoir pourquoi j'ai fait appeler votre père ? c'est pour lui dire le nom, et quelle est la famille de Ferdinand.

PAULINE

Madame, qu'allez-vous faire ? mon père, en apprenant que le fils du général Marcandal a séduit sa fille, ira tout aussi promptement que Ferdinand au Havre... il l'atteindra, et alors...

GERTRUDE

J'aime mieux Ferdinand mort plutôt que de le voir à une autre que moi, surtout lorsque je me sens au cœur pour cette autre, autant de haine que j'ai d'amour pour lui. Tel est le dernier mot de notre duel.

PAULINE

Oh ! madame, je suis à vos genoux, comme vous étiez naguère aux miens. Tuons-nous si vous voulez, mais ne l'assassinons pas, lui !... Oh ! sa vie, sa vie au prix de la mienne.

GERTRUDE

Eh bien ! renoncez-vous à lui ?

PAULINE

Oui, madame.

GERTRUDE, *elle laisse tomber son mouchoir dans le mouvement passionné de sa phrase.*

Tu me trompes ! tu me dis cela, à moi, parce qu'il t'aime, qu'il vient de m'insulter en me l'avouant, et que tu crois qu'il ne m'aimera plus jamais... Oh ! non, Pauline, il me faut des gages de ta sincérité.

PAULINE, *à part.*

Son mouchoir !... et la clef de son secrétaire... C'est là qu'est renfermé le poison. Oh !... (*Haut.*) Des gages de sincérité, dites-vous ?... Je vous en donnerai... Qu'exigez-vous ?

GERTRUDE

Voyons, je ne crois qu'à une seule preuve : il faut épouser cet autre.

PAULINE

Je l'épouserai.

¹ On peut enregistrer ici le changement de nom de famille de Ferdinand : de Richaud il devient à Marcandal.

dard...

GERTRUDE
Tu épouseras Godard !

GERTRUDE
Et dans l'instant même échanger vos paroles.

Comme nous pouvons le constater, dans le manuscrit, la réplique de Pauline est trop explicite. Tandis que dans le manuscrit, on voit Gertrude insister sur la nécessité du mariage de Pauline avec Godard en s'écriant « il faut épouser Godard », « tu épouseras Godard », dans l'édition originale, elle dit simplement à Pauline « il faut épouser cet autre ». C'est-à-dire que dans l'édition originale, c'est l'efficacité dramaturgique qui compte.

La résolution de Pauline dans la scène 9 du quatrième acte est décrite d'une façon plus révélatrice dans le manuscrit que dans l'édition originale.

(Acte IV, scène 9)

manuscrit (folio 37 bis)

PAULINE, (*seule.*)

J'ai la clef du secrétaire où est le poison, et je puis la lui remettre après en avoir pris ce qu'il en faut pour mourir. Donner sa vie à celui qu'on aime, oh ! c'est un affreux bonheur, mais c'est un bonheur... [Oh cette femme le ferait tuer et si Ferdinand avait le malheur de tuer mon père et bien elle saurait l'enchaîner à elle, elle qui était...]
Pauvre Ferdinand ! Il m'aime assez pour ne jamais pardonner à l'auteur de ma mort ! A vingt-deux ans ! pleine de force, d'amour et de bonheur rêvé, dire adieu à la vie sous le toit paternel !... Mais je l'ai toujours pensé depuis que j'aime Ferdinand. Le monde est un [cachot]paradis ou un cachot, et j'ai horreur du cachot ! Etre madame Godard... Ah ! cela fait accepter toutes les tortures de l'empoisonnement...

édition originale (p.75)

PAULINE, *seule.*

Oh ! oui, Ferdinand est bien perdu pour moi... Je l'ai toujours pensé : le monde est un paradis ou un cachot ; et moi, jeune fille, je ne rêvais que le paradis.
J'ai la clé du secrétaire, je puis la lui remettre après avoir pris ce qu'il faut pour en finir avec cette terrible situation...
Eh bien !... allons...

Balzac reconstitue, dans le manuscrit, la situation difficile où se trouve la jeune fille qui envisage de se suicider par le poison. Pauline réalise qu'elle n'a plus qu'un choix, l'empoisonnement, pour s'échapper du mariage forcé avec Godard.

À la scène 18 du quatrième acte, qui est censurée dans l'édition originale, Pauline, agonisante, exprime son vif souhait de vivre et le ressentiment qu'elle éprouve à l'égard de Gertrude.

(Acte IV, scène 18)

manuscrit (folio 45)

Pauline, (*seule.*)

Oh ! il me sauvera ! je voudrais vivre !...

oh ! vivre !... Mais, on va se demander qui m'aura donné ce poison ? On cherchera comment je l'ai eu. Gertrude sera soupçonnée ! accusée... oh ! je l'entraînerai peut-être avec moi, dans la tombe ! ah ! elle est adroite, elle saura se défendre. Si elle allait à l'échafaud, je serais vengée, et Ferdinand serait libre... Je saurai mourir sans dire une parole... Je serai pleurée, elle sera maudite !

Gertrude fait éclater sa haine contre sa belle-fille dans la scène 8 du quatrième acte, et Pauline déclare son hostilité contre sa marâtre après avoir avalé du poison. Ce fragment, dans lequel la jeune fille trahit ses pensées, n'apparaît plus dans la version définitive.

Observateurs et confidents, ni Vernon ni Ramel n'oublent le métier qu'ils exercent chacun. L'auteur valorise le personnage du médecin philosophe Vernon notamment dans le manuscrit. La scène 13 du quatrième acte est révélatrice de ce point de vue.

(Acte IV, scène 13)

manuscrit (folio 38-39)

PAULINE, *puis le docteur.*

Le docteur nous disait hier à dîner, à propos de la mort de la femme à Champagne, qu'il fallait à ce terrible poison quelques heures, presque une nuit, pour faire ses ravages, et que, dans les premiers moments, on peut les combattre. Si le docteur restait à la maison, il me sauverait. (*Le docteur frappe.*) Qui est-ce ?

VERNON, (*du dehors.*)

C'est moi !...

PAULINE

La curiosité me l'amène, la curiosité le fera partir. <Entrez, docteur !> Je vais trouver quelque moyen...

[...]

PAULINE

Elle trompe mon père.

VERNON

Je le sais bien.

PAULINE

Elle ne l'a jamais aimé.

VERNON

J'en étais sûr !... L'amour, mon enfant, est [une maladie] un cas pathologique [grâce] très visible à l'œil...

PAULINE

Ah !... Et vous le voyez toujours...

VERNON

Quand j'observe un sujet, et vous... depuis deux jours, vous me donnez des inquiétudes...

PAULINE

Oh ! docteur ! voyons ! avant tout vous

édition originale (pp. 76-77)

PAULINE, *tenant le paquet qu'on a vu au premier acte.*

Voilà donc la mort !... Le docteur nous disait hier à propos de la femme à Champagne, qu'il fallait à cette terrible substance quelques heures, presque une nuit, pour faire ses ravages, et que, dans les premiers moments on peut les combattre ; si le docteur reste à la maison, il les combattra. (*On frappe.*) Qui est-ce ?

VERNON, *du dehors.*

C'est moi !

PAULINE

Entrez docteur ! (*A part.*) La curiosité me l'amène, la curiosité le fera partir.

[...]

PAULINE

Oh ! ne me parlez plus de cette créature, elle trompe mon père.

VERNON

Je le sais bien.

PAULINE

Elle ne l'a jamais aimé.

VERNON

J'en étais sûr.

me jurez de ne jamais rien dire de ce que je vais vous confier.

VERNON

Un médecin, mon enfant, c'est le confesseur du corps, comme le prêtre est le médecin de l'âme, et le premier précepte, pour tous deux, est le secret absolu... Un médecin, voyez-vous, doit rencontrer dans le monde ses sujets, ses plus mauvais sujets, sans [que] même sourire !...

PAULINE

Eh ! bien, ma belle-mère a juré ma perte...

VERNON

Comment ! Elle en veut à votre cœur...

PAULINE

A ma vie !

PAULINE

Elle a juré ma perte.

VERNON

Comment, elle en veut à votre cœur ?

PAULINE

A ma vie peut-être.

La réplique de Vernon qui associe la médecine du corps à celle de l'âme est supprimée dans l'édition originale. Balzac a développé cette thématique dans ses romans, *Le Médecin de campagne*, *Le Père Goriot*, par exemple. Les propos de Pauline, « Voilà donc la mort ! » mis en valeur par l'exclamation ainsi que « cette terrible substance » dans l'édition originale, rendent la scène plus dramatique.

À la scène 4 du cinquième acte, Vernon dit en aparté, toujours dans le manuscrit, en contemplant Pauline qui souffre.

(Acte V, scène 4)

manuscrit (folio 50-51)

FERDINAND

Elle parle ! [Elle a r'ouvert.] Ses yeux se sont rouverts.

VERNON, (*il examine Pauline.*)

Pauvre enfant. <*Il va sur le devant de la scène à un guéridon.*> Comment pourrait-on donc empêcher ces nombreux désespoirs d'amour qui tuent ainsi des centaines de couples par année !... âmes [poétiques et] exaltées qui ne veulent de la vie que riante et dorée !... adoucissons-lui les tortures de la mort ! (*à Pauline.*) tenez, Pauline, prenez ce cordial, de la main de Ferdinand...

FERDINAND

Mourra-t-elle ?

VERNON

Eh ! mon pauvre ami ! c'est une morte... La voilà endormie. Que sera le réveil ?

<*Ferdinand reprend sa place et la main de Pauline.*>

édition originale (pp. 85-86)

FERDINAND

Elle parle, ses yeux se sont r'ouverts.

VERNON

Pauvre enfant !... elle s'endort, quel sera le réveil ?

(*Ferdinand reprend sa place et la main de Pauline.*)

Cette réflexion de Vernon, probablement trop romanesque, est censurée dans l'édition originale. Les indications du jeu de scène figurent dans la marge du manuscrit. Était-ce lors de la lecture au théâtre que Balzac les a ajoutées en suivant les conseils du Directeur et des comédiens qui y ont participé ?

La comparaison des deux dénouements mérite d'être considérée pour une ultime fois. Les propos de commisération du magistrat Ramel, prononcés dans le manuscrit, disparaissent du texte de la version imprimée.

(Acte V, scène 13)
manuscrit (folio 62-63)

LE GÉNÉRAL

Mais, malheureuse enfant, pourquoi meurs-tu ? Ne suis-je pas un bon père ! On dit que c'est moi qui suis coupable. Oh ! quelqu'un a crié Ferdinand avec un accent de folie ! tu l'aimes donc... ah ! c'est vous, madame ! Elle a crié Ferdinand ! Madame ! parlez.

GERTRUDE

Oui, monsieur...

FERDINAND

Malheureuse !... (*à part.*) Sauvons-les ! (*au général.*) C'est moi, général, qui peux seul vous donner le mot de cette fatale énigme et qui vous expliquerai comment vous êtes coupable.

LE GÉNÉRAL

Vous ! Ferdinand, vous à qui j'offrais ma fille, et qui l'aimez !...

FERDINAND

Je m'appelle Ferdinand, comte de Marcandal, fils du général Marcandal qui a sauvé son pays d'un partage en ramenant la maison de Bourbon... Comprenez-vous ?

LE GÉNÉRAL

Ah ! fils de traître, tu ne pouvais apporter sous mon toit que mort et trahison. Défends-toi !

FERDINAND

Vous ne vous battez pas, général, contre un mort. (*Il tombe avec Pauline.*)

RAMEL

Dérobons ce spectacle affreux !...

LE JUGE

[Madame, la justice] Nous ne saurons rien.

RAMEL

Madame, la justice se retire et vous laisse à vous-même, ah !...

GERTRUDE, (*dont les cheveux sont blancs.*)

J'ai pris un siècle en quelques instants ! J'allais mourir <pour éviter la honte de vos arrêts> (*elle tire son flacon et le jette*) mais je me condamne à vivre pour ce pauvre vieillard et mon enfant...

RAMEL, (*au docteur.*)

(Acte V, scène 11)
édition originale (p. 95)

LE GÉNÉRAL

Mais, malheureuse enfant, pourquoi meurs-tu ? ne suis-je pas, ai-je cessé un seul instant d'être un bon père ? On dit que c'est moi qui suis coupable...

FERDINAND

Oui, général. Et c'est moi seul qui peux vous donner le mot de cette fatale énigme, et qui vous expliquerai comment vous êtes coupable.

LE GÉNÉRAL

Vous, Ferdinand, vous à qui j'offrais ma fille, et qui l'aimez...

FERDINAND

Je m'appelle Ferdinand, comte de Marcandal, fils du général Marcandal... Comprenez-vous ?

LE GÉNÉRAL

Ah ! fils de traître, tu ne pouvais apporter sous mon toit que mort et trahison !... Défends-toi !

FERDINAND

Vous battez-vous, général, contre un mort ? (*Il tombe.*)

GERTRUDE, *s'élance vers Ferdinand en jetant un cri.*

Oh ! (*Elle recule devant le Général, qui s'avance vers sa fille, puis elle tire un flacon qu'elle jette aussitôt.*) Oh ! non, je me condamne à vivre pour ce pauvre vieillard ! (*Le Général s'agenouille*)

¹ Dans une première esquisse du deuxième acte ainsi que dans le manuscrit du cinquième acte, l'auteur décrit les manœuvres de Gertrude qui agit au profit de son fils Napoléon, l'enfant de l'amour à l'époque où elle était aimée de Ferdinand : « elle met tout ce qu'elle peut de côté pour grossir la part de son Léon ! » (Félix, acte II, scène 1) ; « Est-ce la cupidité qui vous a poussée... le désir d'accumuler sur la tête de votre fils toute la succession. » (Le Juge, acte V, scène 11) ; « (*A part.*) Sauvons au moins ce pauvre vieillard qui m'aime ! Qu'il vive pour mon fils ! » (Gertrude, acte V, scène 12). Tous ces fragments sont supprimés dans l'édition originale.

Un secret absolu !...

(*Tout le monde se retire, excepté le docteur, Gertrude et le général.*)

près de sa fille morte.) Docteur, que fait-il ?...perdrat-il la raison ?...

(Acte V, scène 15¹)

manuscrit (folio 64)

(*Le général s'agenouille.*)

GERTRUDE
Que fait-il ! [docteur] Monsieur, ne suis-je pas assez punie ?... Docteur, perdrat-il la raison ?

LE DOCTEUR
Général, que faites-vous ?

LE GÉNÉRAL
Je cherche à dire des prières pour ma fille...

LE GÉNÉRAL, *bégayant comme un homme qui ne peut trouver les mots.*
Je... je... je...

LE DOCTEUR
Général, que faites-vous ?

LE GÉNÉRAL
Je... je cherche à dire des prières pour ma fille !... (*Le rideau tombe.*)

Dans le manuscrit, le magistrat Ramel s'efforce de garder le secret absolu à la manière d'un prêtre. Toutes ses paroles à cet égard sont supprimées dans l'édition originale qui se termine par la scène tragique où figurent le docteur, Gertrude et le général. Une scène mélodramatique insérée primitivement à la scène 13 du cinquième acte est supprimée dans l'édition originale : le comportement pathétique de Gertrude aux cheveux blancs paraissait exagéré. Est-ce un souci du réalisme qui aurait incité Balzac à la modifier ? Dans le manuscrit, Gertrude ne dissimule plus ses sentiments amoureux pour Ferdinand : elle crie le nom de celui-ci. « Oh ! quelqu'un a crié Ferdinand avec un accent de folie [...] Elle a crié Ferdinand ! Madame ! parlez », dit sévèrement le général. L'édition originale remplace ce fragment par l'indication du jeu de scène telle que « *Gertrude, s'élançe vers Ferdinand en jetant un cri* ».

La comparaison du manuscrit et de l'édition originale révèle l'importance des didascalies, des indications du jeu de scène, des décors et des accessoires. Nous les retrouvons présentés plus correctement et plus abondamment dans l'édition originale que dans le manuscrit. Était-ce une exigence du Directeur pour améliorer l'impact du spectacle sur le public ? Nous avons souligné plus haut quelques indications du jeu de scène ajoutées à l'édition originale. Citons-en d'autres qui concernent Vernon et Godard. Dans la scène où le général présente Godard à Vernon, l'auteur décrit la gestuelle du docteur : « *Vernon, le regarde et se mouche* ». Et puis, à la fin de la même scène, Godard s'adresse à Vernon : « Docteur, vous, qui êtes presque de la maison, dites-moi donc ce que vous pensez de mademoiselle Pauline ». Suivent les indications sur les réactions de celui-ci : « *Le docteur se lève, le regarde, se mouche et gagne le fond* » (acte I, scène 5). Son attitude comique et méprisante envers Godard est soulignée ainsi

¹ Balzac a mal numéroté : au lieu de la scène 14, il a noté la scène 15.

dans l'édition originale¹. D'autre part, Godard lui répond par des gestes semblables. On peut en trouver dans la scène 9 du troisième acte : « *Godard prend son mouchoir et fait le geste de se moucher. Vernon rit* ». Au sujet de cette indication, en l'absence du fragment de manuscrit, nous ne sommes pas en mesure de vérifier si elle n'apparaît que dans l'édition définitive. De toute façon, leurs déplacements, autour du général Grandchamp, ne servent-ils pas à constituer une atmosphère paisible au commencement du drame qui va se dégrader par la suite ? En effet, la pièce évolue du comique au pathétique.

Parmi les nouveaux accessoires qui apparaissent dans la version imprimée, « une jardinière pleine de fleurs » et « une armoire façon de Boule » jouent des rôles importants dans la scène 4 et la scène 12 du troisième acte quand la lutte s'engage entre les deux femmes. Les « portraits de l'empereur et de son fils » sont mis en place de sorte qu'ils annoncent l'apparition du général bonapartiste. Quant à « une cheminée avec une riche garniture », elle prendra toute son importance dans la scène 14 du troisième acte où Gertrude s'enferme dans sa chambre afin de brûler des lettres compromettantes qu'elle a volées à Pauline. L'édition originale restreint le nombre des images en rapport avec le théâtre telles que « les drames » (Ramel, acte I, scène 9), « quel spectacle » (Vernon, acte V, scène 1), « quelle affreuse tragédie » (Ferdinand, acte V, scène 5), « quelle comédienne » (le Juge, acte V, scène 7), « ce spectacle affreux » (Ramel, acte V, scène 11), excepté « ce drame domestique, épouvantable » (Gertrude, acte V, scène 10). Ces suppressions ont-elles été effectuées par Balzac lui-même ? L'auteur a-t-il estimé que contrairement à des œuvres romanesques, un texte de pièce de théâtre n'avait plus besoin de la mise en abîme du spectacle par des « mots scéniques » ?

Balzac est à la recherche de l'efficacité dramaturgique en mettant en scène un sujet original². La confrontation de la version manuscrite et de l'édition originale prouve qu'il y parvient grâce à la suppression des propos qui conviennent plus au roman qu'au théâtre. Il se garde de transcrire le texte du manuscrit dans l'édition originale quand il a l'impression que les propos de certains personnages vont à l'encontre de la crédibilité. Il ressent également la nécessité de faire éclater telle réplique trop dense en

¹ Dans la scène 5 du deuxième acte, en interrompant Godard qui lui dit : « Docteur, je... », Vernon prend de nouveau l'attitude goguenarde envers lui : « *Vernon le regarde et se mouche* ».

² En cherchant un nouveau sujet, Balzac déclare à Mme Hanska le 13 mars 1848 : « y a-t-il des pièces de théâtre possibles ? il n'existe plus de nuances, on ne sait à qui se rattacher. Les théâtres sont perdus. Il n'y a plus de sujets. Les sujets politiques sont dangereux ; les sujets ordinaires sont dépassés par les drames de la rue et les affaires politiques. Cette crise est affreuse » (*LHB*, p. 749).

plusieurs échanges de propos. Il amortit tout ce qui est excessif et trop mélodramatique. Effectivement, le texte doit supposer « un jeu subtil des tempos et des rythmes »¹. Notons finalement que, dans la scène 10 du cinquième acte, Balzac diminue une quinzaine de répliques qui se rattachent à la mécanique judiciaire décrite d'une manière trop détaillée dans le manuscrit. Dans l'édition originale, Balzac développe le dialogue entre le général Grandchamp et Godard au cours de la scène 3 du premier acte. Des ajouts importants mettent en relief non seulement Godard, l'observateur du monde, mais encore les aspects comiques du caractère de Grandchamp dégradé socialement de général napoléonien en fabricant de draps. On pourrait dire que l'édition définitive tient compte de l'avis sur des effets visuels et auditifs exprimé par le Directeur et des comédiens qui ont participé à la lecture et à la répétition de la pièce.

Toutes ces modifications sont au service du « vrai de la vie » au théâtre d'après l'expression de Balzac lui-même². Et à ce propos, nous pouvons noter que la vie de Gertrude, la marâtre, rappelle les propos de Derville à la fin du *Colonel Chabert* : « j'ai vu [...] des femmes tuant leurs maris en se servant de l'amour qu'elles leur inspiraient pour les rendre fous ou imbéciles, afin de vivre en paix avec un amant. J'ai vu des femmes donnant à l'enfant d'un premier lit des goûts qui devaient amener sa mort, afin d'enrichir l'enfant de l'amour »³. Dans *La Marâtre*, Balzac a fait apparaître sur la scène l'une des femmes maléfiques que l'avoué prétend avoir vues dans l'exercice de sa charge.

Yoshie OSHITA

Université Internationale d'Okinawa

¹ Pierre Larthomas explique comment un dialogue dramatique peut être efficace : « un bon dialogue de théâtre est d'abord bien enchaîné ; les effets y sont plus nombreux que dans le dialogue ordinaire ; le souci est constant de garder une certaine unité de ton ; le texte suppose un jeu subtil des tempos et des rythmes » (Pierre Larthomas, *Le Langage dramatique*, PUF, 1980, p. 256).

² Lors de la création de *L'École des ménages*, Balzac écrit à Armand Péréme le 4 décembre 1838 : « Il n'y a plus de possible que le vrai au théâtre, comme j'ai tenté de l'introduire dans le roman. Mais *faire vrai* n'est donné ni à Hugo, que son talent porte au lyrisme, ni à Dumas, qui l'a dépassé pour n'y jamais revenir ; il ne peut être que ce qu'il a été. Scribe est à bout. Il faut chercher les nouveaux talents inconnus et changer les conditions sultanesques des directeurs » (Balzac, *Correspondance*, éd. Roger Pierrot, Garnier, 1964, t. III, p. 475).

³ Balzac, *Le Colonel Chabert, Pl.*, t. III, p. 373.

Bibliographie

- BALZAC (H. de) : *La Marâtre* (drame), fragments du manuscrit : Actes 1, 4 et 5 complets. Fragments, 1848.
- BALZAC (H. de) : *La Marâtre*, drame intime en cinq actes et huit tableaux, Michel Lévy, 1848.
- BALZAC (H. de) : *La Marâtre*, édition établie et annotée par René Guise, in *Œuvres complètes illustrées*, Les Bibliophiles de l'Originale, (sigle BO), 1971, t. XXIII.
- BALZAC (H. de) : *Le Colonel Chabert*, Pl., 1976, t. III.
- BALZAC (H. de) : *Œuvres diverses*, publiées sous la direction de P.-G. Castex, Pl., 1996, t. II.
- BALZAC (H. de) : *Pensées, sujets, fragmens*, avec une préface et des notes de Jacques Crepet, A. Blaizot, 1910.
- BALZAC (H. de) : *Lettres à Madame Hanska*, [nouvelle édition, revue et complétée] établie par Roger Pierrot, R. Laffont, coll. «Bouquins», 1990, t. II.
- BALZAC (H. de) : *Correspondance*, éd. Roger Pierrot, Garnier, 1964, t. III.
- BERNICAT (Jean-Marie) : «Les représentations de *La Marâtre* et du *Faiseur*», *Le Courrier balzacien*, n° 5, 1971, pp. 3-29.
- BRUDO (Annie) : *Le Langage en représentation. Essai sur le théâtre de Balzac*, Schena editore et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004.
- GAUTIER (Théophile) : *Histoire de l'art dramatique*, Hetzel, 1859, t. V.
- GUISE (René) : Notes à *La Marâtre*, in BO, t. XXIII, pp. 402-455.
- GUISE (René) : «Balzac et le théâtre», in *Balzac*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994, pp. 105-131.
- GUISE (René) : «Un grand homme du roman à la scène ou les illusions reparaissantes de Balzac», *L'Année balzacienne 1969*, pp. 247-280.
- HOSTEIN (Hippolyte) : *Historiettes et souvenirs d'un homme de théâtre*, E. Dentu, 1878.
- LARTHOMAS (Pierre) : *Le Langage dramatique*, PUF, 1980.
- MILATCHITCH (Douchan Z.) : *Le Théâtre de Honoré de Balzac*, Hachette, 1930.
- MOZET (Nicole) : « Balzac ou le perpétuel commencement : de “Sténie” à “La Marâtre” », *L'Année balzacienne 2007*, pp. 175-184.

RENNEVILLE (Ch. de) et *** : *Un chapitre de Balzac*, Mifliez, 1858.